

Première Année.

Prix : 10 centimes.

Numero 12

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE

COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

Un an.

Six mois.

3'

1' 75

INSERTIONS :

Annonces. . . . 75°

Réclames. . . . 1'

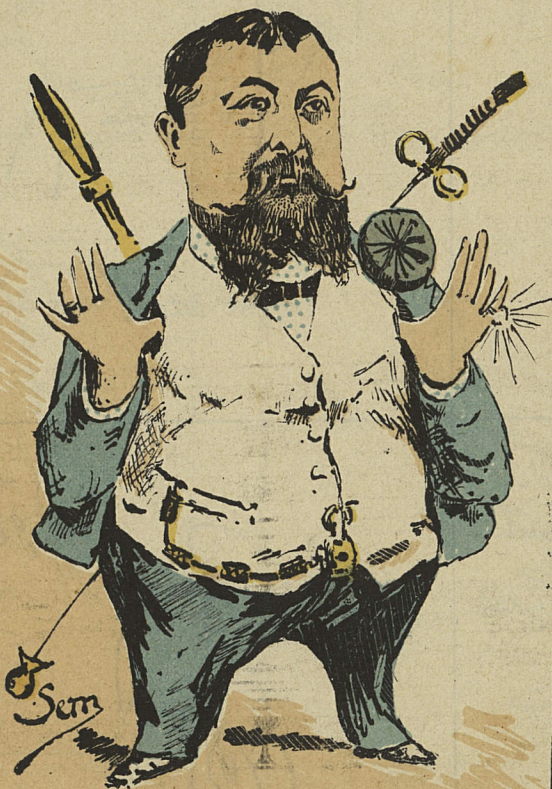
(Les Manuscrits non insérés ne seront pas ren-



SEM

A messieurs les amis
des arts

550

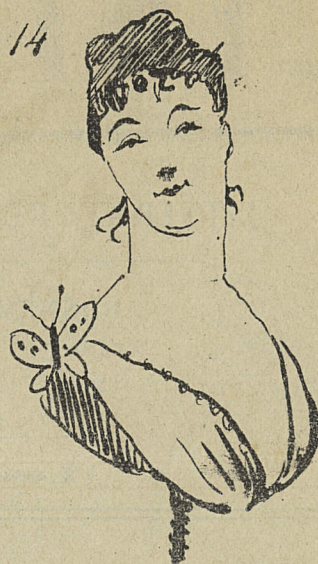




Une Étoile



Croute
de
Pâté



Buste en cire
pour Coiffeur-parfumeur



Robes pour fillettes
articles de Villegiature
poupées, fusils, etc....



Plus bas!!



jeune mère contemplant avec amour
le nouveau de son enfant,

310

Cette jeune fille
ayant acheté une tourte
chez Barthaud, a
des doutes sur le poids.

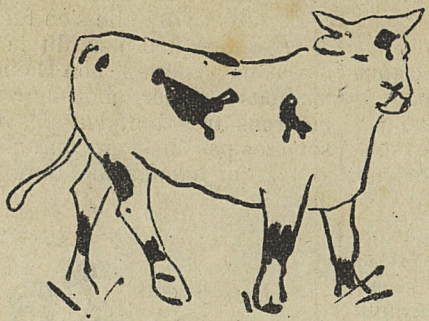


St^e Agnès après la torture
— ses seins ayant été arrachés
ne tiennent plus qu'à 1 fil.



Moine, abonné de l'Indépendant,
s'assurant s'il est bien réel!

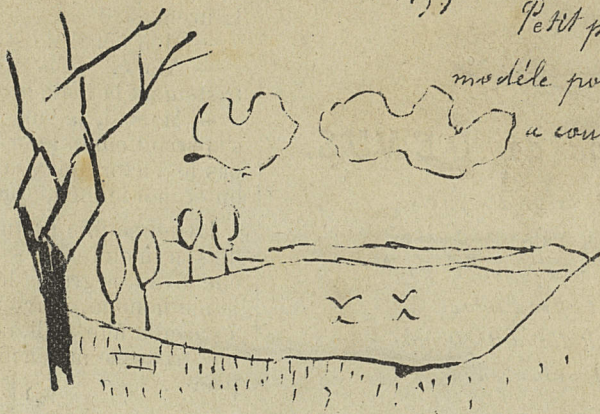
300



C'est le fond qui manque le plus

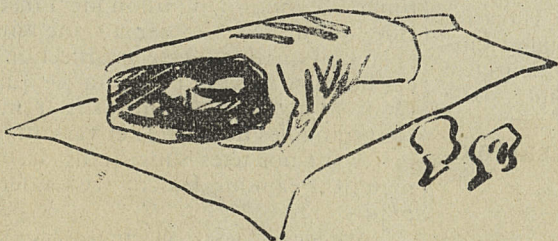
155

Petit paysage
modèle pour boîte
à couleur à 1 sou

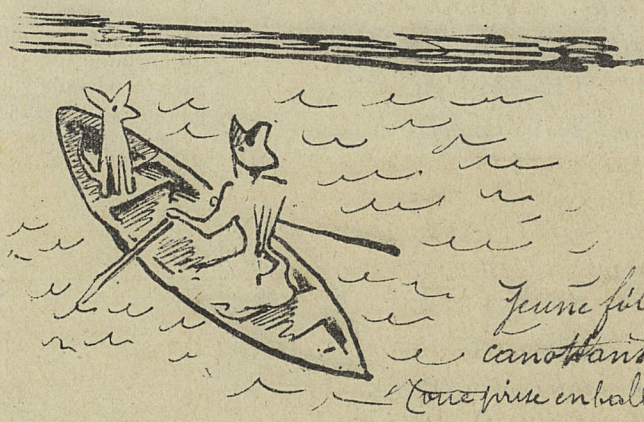


22

On en mangerait !...



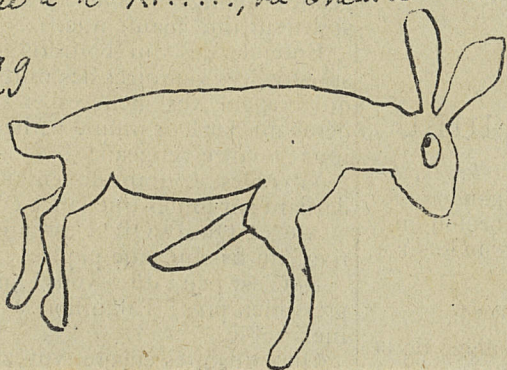
163



Jeune fille
canotant
(une prise en halloy)

Dédié à M. X., du théâtre-concert

n° 279



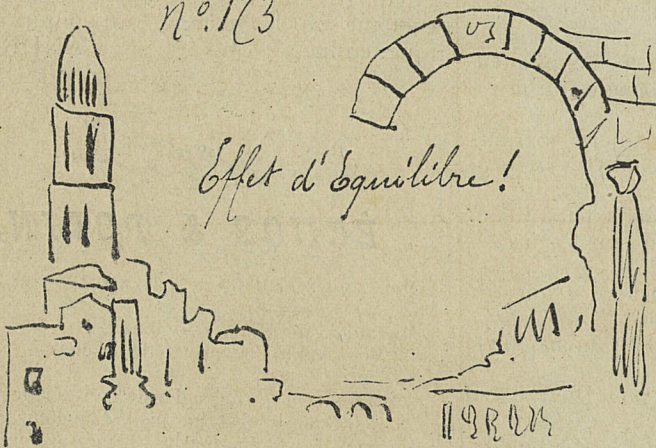
Est-il permis de poser un lapin
de cette façon-là ?...

5



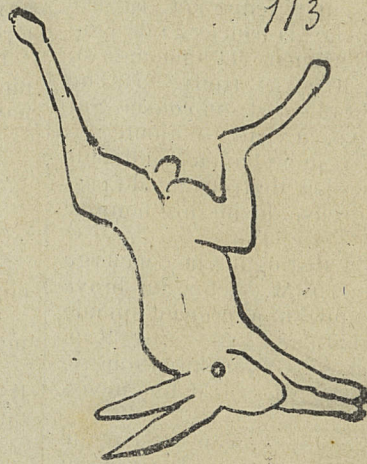
Dame regardant avec intérêt
à lions jouer aux boules...

n° 173



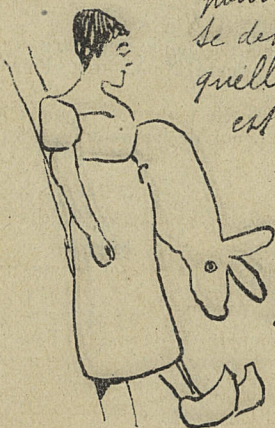
Effet d'équilibre!

113



Nature agonisante.

234



Cette jeune paysanne qui,
pourrait bien être jeune d'Ani,
se demande avec inquiétude
quelle est la masse noire qui
est devant elle.

95

Sont-ce des
pêches ou des
abricots..
?????



Périgueux, 29 Août 1886.



M. Rolland de DENUS.

*Faisant la plus large des parts,
En ce jour, aux AMIS DES ARTS,
L'ENTR'ACTE, à sa première page,
A mi lecteur, l'offre l'image
De Monsieur Rolland de Denus,
Périgourdin des plus connus.*

*L'aimable et généreux Mécène,
Que notre journal met en scène,
Est un savant collectionneur
Tenant le livre en grand honneur,
Un erudit bibliophile,
Puis un financier fort habile.*

*Pour lui, l'étude est un plaisir.
Un ouvrage écrit à loisir
Sur les PROVINCES DE LA FRANCE,
A montré jusqu'à l'évidence
Le géographe et l'historien
Enis en lui d'un même lien.*

*Ayant noble fierté dans l'âme
C'est un vrai friand de la lame.
Aux Périgourdins il a fait
Cultiver ce sport si parfait
Et s'aime à consacrer sa rime
Au président de notre Escrime.*

ZIG.



HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

Le Roman chez la Portière.

J'ai été témoin, ces jours derniers, d'une assez piquante aventure, qui, — vous allez en juger, — n'a rien de commun que le titre avec la farce abracadabrante d'Henri Monnier.

Mercredi matin, une jeune et accorte paysanne se présente chez la concierge de l'imprimerie Laporte, à Périgueux, et demande si, parmi les employés, il ne se trouve pas un nommé Victor, qui, dit-elle, est son cousin. Sur une réponse affirmative, la visiteuse ajoute :

— Ce cher cousin !... je ne l'ai pas vu depuis ma plus tendre enfance !... Me trouvant de passage ici, je serais heureuse de lui dire bonjour avant mon départ.

Avec le zèle qui la distingue, la concierge s'empressa d'aller quérir M. Victor, un brave et excellent garçon, qui, en apprenant qu'une jeune cousine l'attendait dans la loge, se fit un devoir d'accourir, non sans avoir pris soin de relever coquettement les crocs de sa fine moustache.

En apercevant son « cher cousin, » la petite paysanne ne se sent plus de joie, et la voilà qui saute au cou de notre imprimeur et le dévore de baisers ; mais lorsqu'elle s'est enfin calmée, celui-ci éprouve le besoin de rendre une aussi douce politesse, et, à son tour, il se met à embrasser à bouche que veux-tu les joues fraîches et rebondies de l'aimable campagnarde.

— Ah ! que je suis heureuse de te voir, dit la visiteuse d'une voix pleine d'émotion. Comme tu es devenu grand. Es-tu marié ?

— Non !

— Ni moi non plus...

— Ce cher cousin !...

— Cette chère cousine !...

Et les voilà de nouveau dans les bras l'un de l'autre, se becquetant de plus belle, sous les regards attendris de la concierge, qui, poliment, les prie de s'asseoir, pour causer plus à l'aise.

— Vos parents vont bien ? demande Victor à la jeune fille.

— Merci, répond celle-ci, ils sont en bonne santé, et les vôtres ?

— Ma mère est bien fatiguée par l'âge ; mais, pardon, de quel côté m'êtes-vous donc parente ?

— Du côté de votre père, qui est venu chez nous il y a quatre ou cinq mois, à Saint-Laurent.

— Mon père ! il est mort depuis dix ans !

— Alors, vous n'êtes pas Victor ? clama tristement la malheureuse fille interloquée.

— Mais si, je suis Victor, affirme l'autre, qui s'aperçoit enfin de la méprise ; mais je ne suis pas le Victor que vous cherchez. Nous portons lui et moi le même prénom. Voilà tout.

La jeune fille partit confuse et en s'excusant de son mieux. Nous n'avons pas pu savoir si elle avait regretté le quiproquo... Quant au jeune homme, il avoue ne s'être jamais trouvé à pareille fête, et il a conservé de cette entrevue une tristesse mélancolique qui rappelle celle du poète :

Je ne l'ai plus revue... Où s'en est-elle allée ?
Où vont les songes d'or, les doux songes perdus ?
Où va l'illusion, cette chimère ailée ?
Où vont tous les bonheurs qui prennent leur volée
Un soir, et ne reviennent plus !

« — Ah ! l'amour, ça fait souffrir !... » comme dit certaine légende humoristique de Gavarni. Si vous connaissiez la petite paysanne, amis lecteurs, dites-lui qu'elle pourrait être heureuse et rendre quelqu'un bien heureux. Dam ! puisqu'ils ne sont mariés ni l'un ni l'autre...

Paul LEBRETON.



LA MORT DU BON DIEU

Je viens de lire, dans la *Revue des traditions populaires*, une amusante légende que raconte M. Paul Sébillot, un poète breton qui, émule de Brizeux, passe ses heures de loisir à chanter :

La terre de granit recouverte de chênes.

La chose se passe dans un petit village de la Haute-Bretagne appelé Plédéliac.

Il y avait, une fois, dans cet endroit, une brave femme.

Cette brave femme avait un fils, nommé Chéo. A Plédéliac, Chéo est le surnom de tous ceux qui s'appellent François.

Or, Chéo était un grand gars de douze ans.

— Tu deviens grandelet, lui dit un jour sa mère. Il est temps que tu ailles au catéchisme et que tu fasses ta première communion.

Et pendant une année, Chéo s'en fut, tous les jeudis, au presbytère, où M. le curé expliquait aux galopins des environs les beautés du mystère de la Sainte-Trinité.

Quelques jours avant la première communion, le curé fit passer aux néophytes un examen :

— Le Père est-il Dieu ? demanda-t-il à Chéo.

— Oui, le Père est Dieu, monsieur le curé.

— Le Fils est-il Dieu ?

— Oui, le Fils est Dieu, monsieur le curé.

— Le Saint-Esprit est-il Dieu ?

— Oui, le Saint-Esprit est Dieu, monsieur le curé.

— Et quel jour, Chéo, le bon Dieu est-il mort ?

A cette question, Chéo resta bouche bée. Il se gratta la tête d'un air profondément méditatif, puis, il dit en balbutiant :

— Mais, monsieur le curé, comment se fait-il qu'il soit mort, le bon Dieu ? Je n'ai pas entendu dire qu'il était malade.

A ces mots, le curé fronça les sourcils et dit à Chéo :

— Mon ami, tu peux t'en aller ; tu ne feras pas ta première communion !

Je vous laisse à penser si le pauvre Chéo, — qui entrevoyait son premier complet de drap noir et son brassard — était triste en retournant chez sa mère. Tout était perdu : plus de vêtements en beau drap noir tout neuf, plus de brassard dont les franges luisent au soleil comme des paillettes d'or. Et tout le long du chemin, il pleurait en bégayant :

— Pauvre moi, le bon Dieu est mort et je n'en savais rien !

Lorsqu'il arriva chez lui, sa mère lui dit :

— Qu'as-tu donc, mon gars ? Tu as les yeux tout rouges d'avoir pleuré.

— Maman, dit piteusement Chéo, M. le curé m'a renvoyé du catéchisme ; il ne veut pas que je fasse la première communion.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je ne savais pas que le bon Dieu était mort. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Ma foi, s'écria la bonne femme, je n'en savais moi-même rien.

Et vite et vite, elle s'en fut au presbytère.

— Ni moi non plus, dit la bonne femme, je ne savais pas que le bon Dieu était mort. Veuillez nous excuser, monsieur le curé, nous demeurons très loin, dans les terres, et nous ne sommes pas aussi au courant des nouvelles que vous, qui habitez le bourg et lisez les journaux.

FANTASIO.



LES MOUSTIQUES.

Tout le monde sait que, dès qu'il y a de la lumière quelque part, les moustiques accourent, et gare aux épidermes délicats ! Gare au tissu fragile d'un front lisse et pur, il deviendra rouge... comme l'aiguillon de l'insecte homicide, qui ne se retire jamais que teint de sang.

Hélas ! quelle funeste prédilection ont donc ces buveurs de sang pour tout ce qui rayonne ! Quoi ! il n'y aura pas un lustre tremblant dans ses girandoles de cristal, et versant ses rayons brisés sur nos têtes sans qu'ils accourent, ces maudits ! et nous fassent frissonner sous leur piqure aiguë ?

Voyez-les passer et repasser, brillants et bruyants ; tantôt phalènes radieuses aux ailes diaprées et lumineuses ; tantôt minces, noyés, râtres, exigus, mais effrayants d'audace ; voltigeant et plongeant soudain, comme un froid stylet sur une épaule nue.

Entendez-les qui bourdonnent d'une voix sinistre, ces vampires des nuits lumineuses, et qui bravent vos menaces et vos coups, en se dérobant par leur infinie petitesse à votre courroux, à votre vengeance !

Voyez-les, courant de femme en femme, et dardant sur toutes une lance envenimée !

Aïe !... Quoi ? Oh ! c'est une rougeur fugitive, un frisson, une piqure !

— C'est peu, dites-vous ! mais regardez de près, bien près ; l'aiguillon a laissé une trace ineffaçable.

Oh ! plus près encore, voyez, c'est une plaie, une plaie qui saigne, et la langue venimeuse qui a fait cette morsure y plongera demain encore son scalpel aigu.

C'est peu ! mais voyez-la qui pâlit, celle que l'insecte a touchée ; elle s'étiole, elle tombe !... Qu'est-ce donc ?

Oh ! peu de chose, en vérité : un coup de langue aiguë de calomnie, une morsure de cette phalène de nuit qui blesse de son dard en se jouant sous les lustres..., une piqure de moustique, enfin !

ANDREA.



ÉCHOS & POTINS.

Monsieur à madame : — Il m'est venu, ce matin, une idée.

Madame à monsieur : — Bah !

— Voici venir l'ouverture de la chasse ; je vais me payer un bon fusil.

— Mais tu en as un, celui de l'an dernier.

— Celui que j'ai est un fusil d'amateur, un fusil à moineaux. Je veux une arme sérieuse, pour le gibier à poil, pour la grosse bête.

— C'est ça, pour te blesser !...

Les galanteries de Boireau :

— Ah ! comtesse, si j'avais reçu autant de coups de pied dans le derrière que vous avez dû inspirer de passions, il y a beau temps que je ne pourrais plus m'asseoir !

Noté dans un monde peut-être interlope :

— La grande Nana m'a l'air de vivoter tout juste ?

— Dame, elle n'a guère comme ressources que la vente des peaux de lapins qu'on lui pose.

L'autre jour, Mlle X..., du Théâtre-Concert, a cherché querelle à l'ami Zanibar.

— Dites donc, vous, le grand sec, vous avez prétendu, dans un dîner, que je vous avais accordé mes faveurs !...

— C'est vrai, ma chère ; nous étions entre hommes... quatorze ou quinze... Tous les convives, l'un après l'autre, ont vanté votre complaisance... Je n'ai pas voulu me faire remarquer !...

ZAG.

Le Gérant, SPA.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et C^e.